2 novembre 2026 — #1

PRISMES

Journal de Bord

une publication de PRISMES

Programme de Recherche Interdisciplinaire sur la Sécurité, les Mutations et l'Évolution des Sociétés
Public Response, Innovation, and Strategic Management for Evolving Societies
www.prismes-lab.fr / contact@prismes-lab.fr

Le cercle des poètes disparus et la menace algorithmique

Auteur

Colonel David Bièvre (Gendarmerie nationale), docteur en sociologie et docteur en sciences de gestion. Chercheur associé au laboratoire PRISMES.

Résumé

Cet article analyse les effets de la révolution numérique et de l'intelligence artificielle sur l'esprit critique du chercheur en sciences humaines et sociales. Il met en évidence deux catégories de risques : les risques épistémologiques d'une part et les risques techniques et éthiques d'autre part. Face à ces transformations, nous défendons la nécessité d'une vigilance épistémologique permanente, fondée sur la réflexivité, la maîtrise méthodologique et la capacité à questionner les résultats produits.

Abstract

This article examines the effects of the digital revolution and artificial intelligence on critical thinking among researchers in the humanities and social sciences. It highlights two categories of risks: epistemological risks on the one hand, and technical and ethical risks on the other. In response to these transformations, we advocate the need for continuous epistemological vigilance, grounded in reflexivity, methodological rigour and the ability to critically question the results produced.

Mots-clés : humanités numériques, intelligence artificielle , esprit critique, risques épistémologiques

Introduction

«*Si vous avez une certitude, alors obligez-vous à considérer le problème sous un angle différent, même si cela paraît idiot ou absurde. Quand vous lisez, ne vous limitez pas à ce que dit l'auteur, mais tâchez d'analyser ce que vous ressentez.* » - John Keating[1]

Les transformations numériques imposent à nos sociétés hyperconnectées, une ré-articulation ou un réagencement de nos modes de pensées, bien au-delà de la profondeur du social. Il s'agit bien d'une révolution qui bouleverse l'équilibre même de nos modes de vies. Nos certitudes, comme nos repères, sont devenus insaisissables et instables. Le chercheur en sciences humaines et sociales (SHS) n'échappe évidemment pas à ce constat.

Lorsqu'il s'agit de définir les humanités numériques, l'exercice peut se révéler insatisfaisant pour celui qui s'y risque. D'abord, la notion d'interdisciplinarité s'impose comme une évidence ; ensuite, les incertitudes qui la caractérisent sont source d'inconfort, pour plusieurs raisons : il convient de garder à l'esprit que cette thématique est un retour de traduction pour *digital humanities*, le dernier terme emprunté au français lorsqu'il désignait fin 19e, début 20e ce que l'on nomme aujourd'hui les sciences humaines et sociales. Ainsi, si parfois les termes de *sciences humaines numériques* sont utilisés, ils apparaissent trop réducteurs. Par la suite, au gré des développements des sciences du numérique et en particulier autour de la révolution de l'intelligence artificielle, la focale d'analyse s'est singulièrement élargies, ouvrant la voie d'une sorte de réflexivité, en vue d'observer les relations de l'homme dans son environnement social, immergé dans un contexte digital. En définitive, les humanités numériques (HN) peuvent apparaître comme le résultat d'une rencontre, voir d'une convergence entre l'univers des SHS, les sciences de l'ingénieur et le monde numérique. Du côté des SHS, la psychologie, la sociologie, la philosophie, les arts, la littérature et la linguistique constituent quelques-unes des disciplines concernées par les HN. Du côté digital, l'intelligence artificielle, les bases de données, les traitements en masse et les modèles d'apprentissage automatisé sont autant de vecteurs technologiques mobilisés par les HN.

L'imprégnation numérique, -il serait plus exact de parler de vague de submersion ou de déferlante au sens de Suleyman [10] et Bhaskar- ne modifie donc pas seulement les conditions de production et de diffusion de la connaissance scientifique, mais redéfinit également la géographie des territoires à explorer. Nous sommes bien au-delà des perspectives d'application, vaine défense d'une ligne Maginot face à un envahissement numérique, portées par le manifeste des *Digital Humanities*. Les HN ne sont donc pas à considérer comme une sous branche des sciences humaines et sociales mais bien au contraire comme un prolongement des travaux de recherche scientifiques plus traditionnels. Huneman [7] en observant l'usage des HN invite à considérer ces dernières comme un véritable objet de recherche. Cette posture revêt deux origines : une capacité des outils numériques à traiter en masse des données et, bien sûr, la dernière révolution, celle liée à l'avènement de l'intelligence artificielle.

1 John keating, dans le film de Peter Weir, *Le cercle des poètes disparus*, 1989

Quels sont les impacts de ce contexte sur la recherche en sciences sociales ? Nous proposons ici de porter notre regard sur l'esprit critique. L'esprit critique est avant tout une démarche intellectuelle rigoureuse qui a pour objet premier d'examiner la manière dont les connaissances sont produites et à interroger les évidences du monde social. L'esprit critique est une posture qui permet de questionner les évidences, les idées reçues ou les préjugés. Ensuite, il autorise une analyse de la construction sociale des comportements individuels et/ou collectifs. De plus, il est indispensable à une démarche réflexive dans laquelle le chercheur doit pouvoir évaluer les éventuels biais perturbant son analyse et qui ont pour origine la propre situation sociale de l'observateur ; il s'agit d'adopter une neutralité axiologique telle que défendue par Max Weber. Enfin, l'esprit critique en SHS, c'est aussi, et surtout diront certains, la capacité à valider les sources et à garantir la rigueur d'un raisonnement, c'est-à-dire une méthodologie. En définitive, pas de recherche en sciences humaines et sociales, sans esprit critique : la vigilance épistémologique est de rigueur.
La synthèse de ces observations permet de distinguer deux perspectives complémentaires. D'une part, les Humanités Numériques comme instruments de recherche révèlent des risques épistémologiques, où le chercheur devient le vecteur de propagation par manque de distanciation (1). D'autre part, les HN comme objets d'étude, notamment via l'intelligence artificielle, exposent le chercheur à des risques techniques et éthiques dont l'algorithme constitue le point d'entrée principal (2).

1. Les humanités numériques et les risques épistémologiques

« L'oracle antique parlait en énigmes qu'il fallait interpréter. L'oracle algorithmique parle en certitudes qu'il ne peut pas interpréter. » - Lalut [8][2].
Dans une perspective épistémologique, les HN observées comme un instrument d'analyse numérique, datent des années 50 en France, et avaient comme seul objet, le traitement numérique des questions de recherches intéressant les SHS. Nous avons pu longtemps rencontrer dans cette vision deux types de populations intéressés : l'humaniste[3] avec une appétence plus ou moins prononcée pour le domaine numérique, et réciproquement l'informaticien exprimant de la curiosité pour les SHS. Les diverses formations en HN tendent à faciliter la connaissance transverse et à estomper les risques de biais dû à la position et au profil de l'observateur ; mais le risque ne disparaît pas. Par exemple, la séquence de sélection des données peut se révéler être un défi afin de garantir fiabilité et qualité des éléments pour des traitements en masse, et pouvoir partager les résultats comme ressources de recherche. La fiabilité des données, les résultats et les biais sont en l'espèce autant de caractéristiques qui nécessitent une rigueur d'analyses mais aussi de compréhension de la « boite noire » car les dispositifs numériques peuvent souffrir d'hallucinations textuelles.
Nous pouvons distinguer dans les outils numériques sollicités par le chercheur en SHS, les outils d'accompagnement comme le sont les moteurs de recherches, des instruments du monde digital qui

2 p.564

3 Au sens de chercheur issu des sciences humaines et sociales

apportent des capacités de calculs ou de traitement qui ouvrent grand le champ des analyses ; toutefois, Huneman [7] rappelle la frontière tenue qui sépare ces territoires et observe que la mobilisation des humanités numériques modifient en profondeur l'approche de la recherche en SHS, car un changement d'angle analytique apparaît par bascule d'une recherche de causalité en vue de donner du sens à un fait, vers de la « [...] *prédiction par corrélations saturées.* » [7][4]. Autrement dit, la focale du chercheur augmente, et le choix des outils d'analyse participe de la méthodologie de la recherche, pas toujours conscientisée.

Sinatra, en préambule de l'ouvrage de Hooland et al. [6][5] ne manque pas de marquer le caractère déstabilisant pour la recherche de l'envahissement numérique : « *Nos activités de recherche s'inscrivent désormais dans un environnement numérique qui n'est pas sans conséquence sur la nature de la recherche même, ses objets, ses méthodes et ses résultats.* ». Il ne pointe pas là seulement un changement de forme, de création et de diffusion de la connaissance scientifique, mais bien le regard sociologique que les humanités numériques offrent aux chercheurs, formalisant le passage d'un instrument à un objet de recherche. Entre promesses et risques, Huneman invite à la prudence. Le chercheur est ici astreint à une démarche de réflexivité critique, l'objet d'étude étant susceptible d'altérer sa neutralité ou de biaiser sa rigueur intellectuelle.

Chaque marque d'engagement numérique expose un aspect de notre être, défend Lalut [8][6], offrant notre essence à une intelligence artificielle qui collecte l'information de manière brute et dénuée de sens. L'injonction permanente à la recommandation nous décharge du tri : la tâche de discriminer l'information (juger du vrai, du nécessaire et de l'urgent) nous est entièrement déléguée.

Dans son livre, *À l'assaut du réel* [4], Gérald Bronner prolonge sa réflexion sur les dérives cognitives et sociales pour annoncer l'ère de la « post-réalité », une nouvelle étape qui menace le socle commun de nos vies. L'auteur analyse comment la dérégulation généralisée du désir dans les sociétés modernes — un invariant de l'espèce humaine exacerbé par les technologies (IA, réalité virtuelle) et les nouveaux courants idéologiques — redéfinit et met en péril notre rapport à la réalité. Ce phénomène s'illustre à travers l'étude de « *mondes sociaux étonnants et de communautés extraordinaires* » [4][7] qui aspirent à réorganiser le réel pour l'adapter à leurs désirs.

Ces communautés, bien que parfois excentriques, ne sont pas marginales et témoignent d'une tendance croissante. L'essai se situe au croisement de la sociologie et des sciences cognitives, et met en lumière les mécanismes qui permettent à l'individu d'imaginer que le réel n'existe pas, ouvrant d'innombrables perspectives. Bronner s'interroge sur notre capacité à préserver une assise de réalité partagée alors que les tentations d'une recomposition du réel sont bien présentes. Bronner nous invite à observer les conséquences d'une confrontation violente avec la réalité, pour la stabilité de la vie en société et la

4 p.202

5 p.7

6 p.564

7 4e de couverture

démocratie, en particulier dans les nouveaux territoires numériques. Lalut poursuit sur une ligne philosophique similaire : « *L'avènement des technologies immersives, qu'il s'agisse de la réalité virtuelle ou des formes sophistiquées d'intelligence artificielle générative, ne se contente pas d'élargir le champ de nos expériences ; il en vient à rendre le réel lui-même ductile et optionnel. [...] Le danger n'est plus seulement la fake news qui corrompt la vérité, mais la technologie qui rend le vrai inessentiel, voire obsolète.* » [8][8]. Le chercheur n'a t-il p pour boussole de dire le réel ? Mais la course effrénée à la production scientifique, pezut détourner le chercheur de cette conscience. « *Ce monde réglé par la probabilité a ses pathologies modernes: fake news, bulles de filtres, micro-ciblages. La « guillotine humienne » devient arme: des faits ne réfutent pas une valeur, mais servent de munitions aux passions qui la défendent.*» [8][9]. Bronner [3] observe que les algorithmes et nos propres préférences nous poussent à consommer uniquement ce qui confirme nos croyances (biais de confirmation), créant une segmentation de plus en plus nette des opinions.

Comme John Keating[10], Bronner appelle à l'éducation de l'esprit critique et à une forme de « lucidité » pour réguler notre propre attention et échapper à la manipulation. Ce basculement bouleverse l'économie du savoir. Une étude [9] publiée en 2025 par une équipe de chercheurs de Carnegie university et de Cambridge révèle l'importance du biais d'automatisation et de délégation cognitive : plus l'utilisateur a confiance en la machine, moins il mobilise son esprit critique, augmentant significativement le risque épistémologique. À l'inverse, l'expertise -la confiance en soi basée sur la compétence- agit comme une protection pour laquelle l'IA apparaît davantage comme un levier que comme substitut. Selon Lee et *al.*, l'intégration de l'IA générative dans les flux de travail transforme la pratique de l'esprit critique. En délégant les tâches perçues comme mineures, l'utilisateur s'expose aux « *ironies de l'IA générative* » [9], où l'autonomie analytique s'étiole. Si l'outil réduit l'effort en servant de validateur automatique, il peut paradoxalement l'accroître : la nature souvent « pré-formatée » et clichée des réponses générées contraint l'humain à un travail d'édition complexe et critique pour transformer une production médiocre en un livrable acceptable.

Dans *Apocalypse cognitiv* [3], Gérald Bronner explore les conséquences de la révolution numérique ; il confronte un « *temps de cerveau disponible* » sans précédent dans l'histoire, à une surabondance d'informations accessibles sur les réseaux numériques. L'*Homo numericus* est alors soumis à un marché cognitif où la concurrence est féroce pour capter l'attention des consommateurs de données. Pour y parvenir, l'information qui flatte nos biais cognitifs et nos invariants psychologiques (peur, indignation, etc.) est alors privilégiée. Les tentations du 'côté obscur' de la force de démonstration sont nombreuses et guettent le chercheur en sciences humaines et sociales. Toutefois, il demeure le vecteur de propagation du risque et se doit de développer les réflexes du combattant du savoir scientifique, en adoptant une hygiène

8 p.297-298

9 p.306

10 Film de Peter Weir, *Le cercle des poètes disparus*, 1989

méthodologique. Mais le chercheur n'est pas le seul responsable : l'algorithme génère et propage à lui seul d'autres formes de risques dont le chercheur en SHS doit avoir pleinement conscience.

2. Les risques techniques et éthiques portés par les humanités numériques

À la faveur de l'essor des humanités numériques au sein des SHS, les chercheurs ne considèrent plus les instruments comme de simples outils techniques, mais comme de véritables objets d'étude. Ainsi, différents champs d'analyse ont été ouverts avec comme corollaire des risques éminemment éthiques.
« *Avec les développements liés à l'intelligence artificielle et la robotique, nous pouvons observer un glissement du regard vers les relations humaines entretenus avec la machine, plus précisément vers les interactions homme/machine comme nouveau terrain de recherche. En l'espèce, les humanités numériques interrogent la constitution des rapports d'une société au tout numérique, dans toutes ses dimensions sociales, c'est à dire avec une perspective d'Anthropos digital.* » [8][11]. Dans de nombreuses activités, y compris la recherche, nous assistons à une reconfiguration en profondeur de l'organisation du travail. Quelles relations entretenir avec la machine ? Dans le contexte de l'IA ou de la robotique, comment organiser les questions d'autorité, qui fait un choix ? S'agit-il d'une aide à la décision, en somme une assistance pour un chercheur à l'intelligence augmentée ? Mais la tentation, d'aller vite, de confier à une capacité d'intelligence supposée supérieure mais artificielle, la résolution de problématiques complexes est-elle de nature à renverser les questions d'éthique ? Choisir, c'est renoncer, mais c'est aussi et avant tout, assumer, prendre des responsabilités. Le chercheur doit toujours conserver le contrôle, sinon il cesse d'être chercheur et devient, à son tour, esclave. L'hybridation de la décision, ne peut pas servir de paravent, pour que le chercheur se soustrait à ses responsabilités. Ainsi, la sécurisation de la relation homme/machine passe par la désignation définitive du chercheur comme seul point d'entrée du savoir. « *Six clics séparent la recette de cookies des théories du complot. L'algorithme ne radicalise pas par malveillance mais par optimisation aveugle.* » [8][12]. L'intelligence artificielle n'est pas créative, tout juste est-elle générative. L'intelligence se définit comme une capacité à connaître, à comprendre et donner du sens. En l'espèce, l'IA ne construit pas du sens mais estime par des fonctions algorithmiques les réponses à transmettre. Elle ne comprend pas ce qu'elle énonce. A côté de l'intelligence, il y a l'intuition et la sensation ; elle en est dépourvue. L'IA est-elle rationnelle ? A travers les interfaces, elle peut jouer l'imposture d'un dialogue, et ce faisant, elle peut, guidée par des calculs probabilistes, avoir « une bonne raison » au sens de Raymond Boudon, pour fournir telle ou telle réponse. Elle est donc rationnelle. « *L'intelligence artificielle pousse l'absurde à son comble. Ces Large Language Models — perroquets stochastiques qui miment parfaitement la compréhension sans rien comprendre. Ils prédisent le mot suivant avec une précision stupéfiante, tissent des textes cohérents sur le néant, argumentent brillamment pour des positions contradictoires. Pure performance sans substance.*

11 p.582

12 p.565

Nous conversons avec le vide éloquent, nous demandons conseil à l'absence. » [8][13]. Hooland *et al.*, invitent alors les candidats chercheurs à franchir l'obstacle des écrans — vu comme autant d'obstacles — pour développer « *[...] un regard critique inestimable* »[6][14].

Nous aurions, encore une fois, changé de Sacré et engagé un nouveau processus de civilisation ? d'Enriquez à Elias, nous pouvons observer le passage de la religion, à l'État, aux valeurs fiduciaires et maintenant au tout numérique. Mais le désordre social n'est pas loin pour celui qui ne se soumet pas : « *95% du trafic vers 0,03% des sites : l'outil de démocratisation accouche d'une oligarchie informationnelle.* » [8][15]

Ainsi, le web, bien qu'il ait rendu la publication facile, a permis aux algorithmes de concentration de créer un système où seule une poignée de sites est réellement vue, transformant ainsi la promesse d'un accès égal à l'information en une domination exercée par quelques géants. Une "oligarchie" est un régime où le pouvoir est détenu par un petit groupe de personnes, ici, le pouvoir de déterminer ce qui est vu et cru. Le coût social net de l'automatisation, portée par ces technologies qui se veulent prédictives, est indéniable : le travail est fragmenté, recomposé et des postes sont supprimés. Si les estimations divergent, l'ampleur du phénomène est claire : des dizaines de millions d'emplois devraient être détruits au cours de la décennie, et l'on anticipe le remplacement ou la transformation profonde de jusqu'à 300 millions de postes équivalents temps plein à travers le monde, précise Lalut [8][16]. Ce dernier [8][17] déplore que la conscience de la machine soit demeurée le sujet principal qui aimante les discussions.

Cependant, cette fascination, bien que compréhensible, sert de leurre. En spéculant sur l'existence d'une conscience artificielle, les impacts directs sur notre capacité de penser sont ignorés : la perte d'attention, l'affaiblissement du jugement et l'établissement d'une dépendance. Il en résulte une dette cognitive majeure, souvent oubliée lorsque l'outil est utilisé, mais dont le coût se fera sentir lorsqu'il n'y aura plus d'assistance. « *l'ordre apparent de l'intelligence artificielle se paie du désordre cognitif et économique qu'elle exporte vers l'humanité.* » [8][18].

Michel Desmurget [5] s'inscrit dans cette dénonciation de l'hyper consommation numérique en s'intéressant aux jeunes utilisateurs. Ainsi, l'ouvrage détaille les effets négatifs avérés des écrans récréatifs sur ce qu'il nomme les « quatre piliers de l'identité » : le cognitif, l'émotionnel, le social et le sanitaire. L'exposition aux écrans récréatifs affecte des fonctions essentielles comme l'attention, le langage et l'acquisition des savoirs. Les écrans ont un impact colossal sur le sommeil, dont la privation est liée à l'anxiété et la dépression. Ils favorisent également la sédentarité. Enfin, la sur-stimulation sensorielle des écrans favorise des comportements violents ou à risque et l'affaiblissement des relations humaines. Le chercheur, consommateur numérique, n'échappe pas à ces risques indifférenciés, s'il n'y prend garde.

13 p.566
14 p.10
15 p.564
16 p.566-567
17 p.584
18 idem

Conclusion

Nous avons vu successivement que la confrontation du chercheur en SHS avec l'espace numérique peut avoir deux origines de contaminations épistémologique et éthique : le chercheur lui même dans une conscientisation défaillante de sa relation à l'instrument, et la machine elle-même, autonome dans sa capacité à formuler des erreurs, mais de bonne foi, dans un contexte où préexiste une présomption à l'exactitude accordée par les usagers. Les nouveaux outils numériques, et l'intelligence artificielle en particulier, ne remplacent pas l'esprit critique, bien au contraire ils le rendent plus que jamais nécessaire, car dès demain le pouvoir de convaincre sera dans les mains de celui qui saura trier le bon grain de l'ivraie. Le chercheur en SHS n'échappe en rien à ce constat… et que le cercle des poètes, loin de disparaître, s'élargisse

Pour citer cet article :

Bièvre, D. (2026). *Le cercle des poètes disparus et la menace algorithmique* [PDF]. PRISMES. https://prismes-lab.fr/index.php/journal/.

PRISMES n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les articles ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

Bibliographie

[1] Barrat, J. (2024). *Notre dernière invention L'intelligence artificielle et la fin de l'ère humaine*. Talent éditions. 304 p.

[2] Biasi, de, P. M. (2024). *La fabrique du futur—CNRS Editions*.

[3] Bronner, G. (2021). *Apocalypse cognitive | PUF*.

[4] Bronner, G. (2025). *À l'assaut du réel . PUF*.

[5] Desmurget, M. (2019). *La Fabrique du crétin digital*.

[6] Hooland van S., Gillet, F., Hangchen S., Wilde de M. (2016). *Introduction aux humanités numériques : méthodes et pratiques*, Sciences humaines et sociales, De Boeck.

[7] Huneman, P. (2024). Que font les humanités numériques aux sciences dites humaines ? *Recherches de Science Religieuse*, *112*(2), 201-229.

[8] Lalut, S. (2025). *ANTHROPIE – Ordre ici. Dette ailleurs : La face cachée du progrès — du langage à l'IA.* Odyssée des idées. 606 p

[9] Lee, H.-P. (Hank), Sarkar, A., Tankelevitch, L., Drosos, I., Rintel, S., Banks, R., & Wilson, N. (2025). The Impact of Generative AI on Critical Thinking *Proceedings of the 2025 CHI Conference on Human Factors in Computing Systems*, 1-22.

[10] Suleyman, M., & Bhaskar, M. (2023). *La Déferlante : Technologie, pouvoir et le dilemme majeur du XXIe siècle*. Fayard.